

Sa durée est ordinairement très-longue et même indéfinie; il entraîne la mort par les complications qu'il suscite à la longue et qui peuvent s'étendre à tous les tissus, même aux os.

Il paraît héréditaire, mais il n'est pas démontré qu'il soit contagieux, encore moins que ce soit la syphilis dégénérée. L'humidité, le voisinage des marais, les viandes salées paraissent favoriser son développement.

On ne le confondra point avec l'éléphantiasis des Arabes, qui ne présente point, dans son état de simplicité, ces hideux tubercules, et qui n'intéresse pas primitivement la peau.

Toujours très-gravé, cette maladie n'est pas absolument incurable, lorsque les sujets jouissent d'une bonne constitution et que le mal a peu d'étendue; les vésicatoires volants, la pommade d'hydriodate de potasse (un scrupule par once), les bains alcalins, sulfureux; à l'intérieur, les sudorifiques, la teinture de cantharides, les arsénicaux ont procuré quelques succès. Dans les cas désespérés on emploie le régime et les adoucissants comme palliatifs. Il est toujours avantageux de faire émigrer le malade.

Frambæsia (pian, yaws).

Nous rappellerons cette maladie aux mêmes titres que la précédente. Elle est caractérisée par des tubercules semblables à de petites végétations rouges, ordinairement réunies les unes aux autres par leur base, ce qui leur donne assez bien la forme, la couleur, et même le volume d'une framboise ou d'une mûre. Ces tubercules occupent des surfaces plus ou moins étendues, le plus souvent le cuir chevelu, la face, les aisselles, la marge de l'anus, etc.

Il persiste ordinairement des années entières et même un

temps indéfini, sans autre incommodité que des démangeaisons plus ou moins vives.

Extrêmement rare en Europe, le *frambæsia* paraît indigène en Afrique, et très-commun dans les Indes occidentales et en Amérique.

Il paraît être contagieux par le contact de la sanie qui s'écoule des tubercules ulcérés. Les habitudes misérables et malpropres des peuplades qu'il afflige, semblent favoriser son développement; il se montre de préférence chez les nègres.

Le *frambæsia* ne paraît pas essentiellement dangereux; cependant il peut amener l'altération de tous les tissus, même des os, et par suite la mort. On a vanté les sudorifiques, les purgatifs, le mercure, ce qui ferait supposer qu'on l'a confondu avec la syphilis. Les analeptiques, les amers, paraissent mieux convenir. On pourrait tenter les préparations arsénicales, les pommades de proto-iodure et de dento-iodure de mercure; puis les caustiques: *pâte arsenicale* de frère Côme, *nitrate acide de mercure*.

Molluscum.

Cette affection, dont M. Alibert fait une variété du *pian* (*fongoïde*), est encore plus rare que le *frambæsia*. Ce sont des tubercules très-nombreux, à peine sensibles, dont le volume varie depuis celui d'un pois jusqu'à celui d'un œuf de pigeon, arrondis ou aplatis, à large base ou pédiculés, brunâtres ou de la couleur de la peau.

On le divise en *contagieux* et *non contagieux*; celui-ci est moins rare que l'autre. On ne sait rien sur les causes de cette maladie, qui est très-rebelle, mais n'entraîne point d'accidents généraux. On conseille les topiques résolutifs et les préparations arsénicales.

ART. 8.

Macules.

On les divise en *colorations* et *décolorations*.

Les *colorations* comprennent : 1° la *teinte bronzée*, qui peut être spontanée ou suivre l'administration du nitrate d'argent à l'intérieur, comme on l'a conseillé pour l'épilepsie, par exemple.

2° *Lentigo* (taches de rousseur, éphélides lentiformes, *Alib.*).

Les rousseurs ne sont point une incommodité pour les marins; elles sont congénitales chez les individus à poil rouge. L'insolation peut les produire. Elles ne réclament aucun traitement.

3° *Ephélides* (taches hépatiques, *Alib.*).

Plus étendues que les rousseurs, d'un jaune safrané, quelquefois prurigineuses, elles sont déterminées par l'insolation, les écarts de régime, les aliments salés, fumés, etc.; on les a attribuées à des lésions du foie, ce qui est rare, mais peut-être commun dans les pays chauds.

Elles se distinguent des taches syphilitiques par leur couleur, qui n'est pas *civrée*, et la légère exfoliation dont elles sont le siège.

Les résolutifs à l'extérieur, les sulfureux à l'intérieur, constituent la médication.

4° *Nævi materni* (signes, taches de naissance).

Produite par le *pigmentum*, cette affection ne réclame aucun traitement; comme développement du système vas-

culaire, et susceptible de croître indéfiniment (tissu érectile, anévrysme par anastomose). Elle appartient à la chirurgie.

Les *décolorations* comprennent l'*albinisme*, ou décoloration générale et congéniale qui n'admet aucun traitement, et le *vitiligo* ou décoloration partielle, congéniale ou accidentelle. Le *vitiligo congénial* est propre à la race noire et constitue les *nègres-pies*. L'*accidentel* constitue des taches d'un blanc laiteux, sans incommodité aucune, dont la cause est inappréciable. Cette affection ne réclame non plus aucun traitement.

ART. 9.

*Maladies cutanées hors des ordres précédents.**Lupus* (darte rongeante, *Alib.*).

Le plus souvent l'apanage de la misère et de la constitution scrofuleuse, cette cruelle affection qui détruit quelquefois une grande étendue de la face, est heureusement fort rare parmi les marins.

Le lupus débute par des taches d'un rouge violacé ou par des tubercules livides, indolents, qui dégèrent en ulcères rongeants, ichoreux, se recouvrant de croûtes brunâtres, dont la chute tardive laisse à découvert des destructions nouvelles. Tantôt il s'étend en surface, tantôt en profondeur, d'autres fois il est accompagné d'une hideuse hypertrophie des tissus qu'il occupe. Plus fréquent à la face, au nez surtout, les autres parties du corps n'en sont pas exemptes.

Il se distingue de la *couperose* par l'absence des pustules. La bouffissure égale et uniforme du lupus avec hypertrophie, l'isole de l'éléphantiasis de la face qui présente des tumeurs bosselées inégales.

Il diffère du *noli me tangere*, en ce que celui-ci appartient au cancer, se développe par un tubercule solitaire, et est particulier aux vieillards, tandis que le *lupus* l'est aux adultes; enfin la forme de l'ulcération est toute différente et ne produit pas de croûtes sèches et épaisses comme celles du *lupus*.

Le pronostic est toujours grave.

Le traitement est général ou local : le premier consiste dans les amers, les bains, l'hygiène; il est impuissant par lui seul, à moins qu'il ne s'agisse de combattre la constitution scrofuleuse; l'iode et les arsénicaux ont procuré quelques succès.

Le traitement local se compose des résolutifs et des escarotiques; les pommades d'iodure de mercure, d'iodure de soufre, le nitrate d'argent, le nitrate acide de mercure, le beurre d'antimoine, la pâte arsenicale du frère Côme, la poudre de Dupuytren.

On conçoit qu'en raison de la lenteur de la maladie on sera rarement obligé de la traiter à bord.

Pellagre.

C'est une affection particulière à certaines contrées d'Italie; nous nous dispenserons d'en parler.

Syphilides.

Nous en traiterons au sujet de la syphilis.

Purpura.

Nous devons traiter de cette affection en raison des ressemblances qu'elle offre avec les phénomènes les plus saillants du scorbut, auquel, cependant, elle est pour ainsi dire diamé-

tralement opposée, eu égard à la médication qu'elle réclame le plus souvent.

C'est une éruption caractérisée par des plaques tantôt d'un rouge vif, tantôt d'une teinte violacée, dont l'étendue varie d'une ligne à plusieurs pouces, conservant leur couleur sous la pression du doigt, occupant la peau ou les membranes muqueuses, et souvent accompagnées, dans ce dernier cas, d'hémorragies plus ou moins considérables.

Ces taches prennent dans certains cas le nom de *pétéchies*, et sont alors symptomatiques d'une affection grave, la peste, le typhus, etc.

Willan et M. Bielt en distinguent cinq espèces :

1° *Purpura simplex* : ce sont de petites taches rouges qui se multiplient et se succèdent pendant un temps plus ou moins long, qui affectent d'abord les membres, et sont quelquefois précédées de quelques symptômes généraux.

Plus propre à la jeunesse, il affecte les tempéraments les plus vigoureux comme les plus débiles, et de préférence les individus à peau blanche et délicate; il est plus fréquent dans les temps de *sécheresse* et de *chaleur*; il ne constitue jamais une maladie grave. Il réclame les saignées et les antiphlogistiques chez les sujets de forte constitution, les toniques et les analeptiques chez les sujets débiles.

2° *Purpura hæmorrhagica* (*morbis maculosus* de Werlhof). Ici les macules sont plus nombreuses, plus foncées, et dégèrent en taches livides semblables à des contusions; il débute ordinairement par les jambes. Il occasionne sur la muqueuse gastro-pulmonaire des hémorragies qui peuvent devenir promptement mortelles; elles sont fournies par de larges ecchymoses occupant les gencives, le paroi interne des joues, la langue, les bronches, l'estomac, les intestins, même la vessie.

Il est précédé ou non de malaise général et d'inaptitude aux mouvements, de tristesse, de plénitude ou de faiblesse du

pouls, de toux, de tension épigastrique, de constipation ou de dévoiement; puis vient l'émaciation, l'infiltration de certaines parties, des membres inférieurs en particulier. Sa durée est très-variable.

Il peut se manifester dans toutes les conditions de la vie, dans l'abondance, comme au sein des privations; il est des individus chez lesquels la moindre pression détermine une ecchymose et même un épanchement de sang.

Quelle est la nature de cette maladie? Est-elle identique au scorbut qui naît dans des circonstances toujours débilitantes, et qui altère si profondément les organes, tandis qu'ici la lésion paraît se réduire à peut-être un peu plus de fluidité du sang, ce qui favorise son exhalation dans la plupart des parenchymes. Si ces deux affections sont identiques, comme le prétendent les éditeurs des leçons de M. Biett, nous ne saurons l'in vraisemblance qu'au moyen de l'hypothèse qu'eux-mêmes font valoir; c'est que les extrêmes opposés peuvent conduire au même résultat, et l'abondance avoir les effets de la privation. Nous ne nous croyons pas néanmoins dispensés de traiter du scorbut comme d'une maladie à part, dût-on ne l'envisager que comme le pourpre hémorragique qui naît sous l'influence des causes débilitantes.

Cette maladie est le plus ordinairement fâcheuse et souvent mortelle.

Le traitement varie suivant la constitution des sujets et la nature des symptômes d'excitation ou de débilité: les premiers réclament le traitement antiphlogistique: M. Cruveilhier dit avoir vu guérir par les saignées un individu chez lequel la moindre pression déterminait un épanchement sous la peau.

A l'égard de la forme asthénique, M. Biett recommande les boissons acidulées et les laxatifs; ainsi que M. Brachet, il a fait un usage avantageux du ratanhia uni à la glace (l'un et l'autre manquent à bord).

Les hémorragies réclament les réfrigérants, les acidules, le tamponnement; on appliquera sur les ecchymoses des compresses d'oxycrat, de chlorure de chaux, d'eau alcoolique; les émollients et les narcotiques calmeront les douleurs.

Puis viennent les moyens hygiéniques qui sont les plus efficaces, quant à la pratique navale. (Voy. scorbut.)

Le *purpura urticans*, dont les taches sont légèrement tuméfiées, le *purpura senilis*, qui n'offre rien de particulier que l'âge avancé du sujet, le *purpura contagiosa* ou concomitant des affections réputées contagieuses ne méritent pas de descriptions particulières.

Eléphantiasis des Arabes.

Nous croyons devoir placer ici cette maladie quoiqu'elle appartienne plus spécialement au tissu cellulaire sous-cutané qui présente alors un gonflement résistant, chronique, indolent, qui occasionne une déformation plus ou moins considérable des parties qui en sont le siège. Nous n'examinerons point si cette affection est le résultat de l'inflammation des vaisseaux lymphatiques ou de celle des veines.

Les individus de constitution molle y paraissent prédisposés; on le voit, dit on, se développer sous l'influence du froid succédant à la chaleur, mais ce n'est là qu'une cause commune à beaucoup d'autres maladies. Toujours est-il que cette maladie est commune dans les pays chauds; sans sortir de notre spécialité, nous rappellerons les détails intéressants sur cette maladie, consignés dans le voyage de l'*Uranie*, par M. Quoy, et dans le voyage de la *Coquille*, par M. Lesson; ce qui, du reste, ne nous autoriserait pas entièrement à parler de cette affection, si les marins n'étaient susceptibles de la contracter pendant leur séjour dans les contrées intertropicales.